

moderne. Jusque-là, il semble un fond noir sur lequel se desinent les ombres gigantesques et barbares de ses maîtres, qui le couvrent presque en entier. On ne voit agir que ces chefs absolus qui viennent à nous armés d'un diplôme divin ; le reste des hommes, plèbe passive, masse inerte et souffrante, semble n'exister que pour obéir. Aussi les historiens courtisans s'occupent-ils fort peu d'eux pendant une longue suite de siècles. Mais à mesure qu'ils rentrent dans leurs droits, l'histoire change, quoique lentement ; elle se modifie, quoique l'influence des préjugés conserve encore les allures du passé à son burin. Ce n'est que de nos jours que les annales des nations ont réfléchi tous leurs traits avec fidélité, et que chaque partie du vaste tableau a repris les proportions qui lui appartiennent. A-t-il perdu de son intérêt et de sa beauté ? — Non. Nous voyons maintenant penser et agir les peuples ; nous voyons leurs besoins et leurs souffrances, leurs désirs et leurs joies ; ces masses, mers immenses, lorsqu'elles réunissent leurs millions de voix, agitent leurs millions de pensées, marquent leur amour et leur haine, produisent un effet autrement durable et puissant que la tyrannie même si grandiose et si magnifique de l'Asie. Mais il fallait la révolution batave, la révolution d'Angleterre, des Etats-Unis d'Amérique et surtout celle de la France pour rétablir solidement le lion populaire sur son piédestal."

Nous ne discuterons pas ici tout ce que cette brillante déclamation comporte d'idées fausses, de principes subversifs, d'assertions exagérées, téméraires. Toujours cette haine à l'autorité, toujours cet intérêt pour l'esclavage et les maux de tout genre d'un peuple condamné à obéir pour sa propre conservation. Sans doute que les peuples sont aujourd'hui bien plus sages, plus moraux, plus heureux, attendu que des historiens qui, pour n'être plus courtisans, ont l'air à se faire démagogues, les ont pris sous leur tutèle ! Et puis encore, toujours cette sainte rage contre le diplôme divin. Qu'elle vient bien sous la plume d'un catholique et d'un canadien ! Comme il y a là un puissant certificat de l'élévation de son esprit et de la profondeur de sa science catholique ! Certes, si nous étions un De Maistre ou un Bonnetty, ne serions-nous pas excusable de dire sans façon : tête de poète ! Ou mieux encore avec Lamennais : "Il en est de la raison, une fois écartée de la vérité, comme d'un vaisseau qui, n'étant plus maître de ses mouvements, flotte au hasard, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre." Terrible sentence qui a frappé son auteur le premier, et qui est destinée à en frapper d'autres.

Nous le répèterons, ce n'est pas dans une simple notice qu'on peut discuter utilement les questions si souvent rebattues que l'historien du Canada vient de trancher au nom de la philosophie ; ou plutôt, car il y a assez longtemps que ce nom est profané, au nom du philosophisme, qui, aujourd'hui, hydre à mille têtes, en place une sur tous les points de la science divine, morale et naturelle. Que voulez-vous ? C'est la divinité du XIXe siècle. Vaut-elle la divinité vermoulue du moyen-âge ? . . . La réponse sera plus facile quand l'auteur se sera expliqué. . . En attendant, qui a des oreilles pour entendre, entendez.

Au demeurant, tout ceci n'empêche pas le hardi historien d'accorder au christianisme un diplôme de bonne conduite et de quelque savoir-faire. Il avoue avec ses pères en philosophisme, car ici il n'y point d'invention, tout est copié ; il avoue les tendances humanitaires du christianisme et l'empainte indécrottable qu'il a laissée sur la civilisation. Admirable ! Un embarras sérieux pour notre historien serait de l'engager à expliquer publiquement au peuple canadien, lui qui doit sa civilisation, non au philosophisme, mais à la religion ; non aux historiens courtisans, mais aux jésuites et aux capucins, ce que c'est que la civilisation sans christianisme ; car ce qui a laissé des traces est passé, n'existe plus ; c'est encore tout juste, comme disent les professeurs historiens, un culte mort. D'un autre côté, l'embarras deviendrait encore plus scabreux, s'il fallait prouver au peuple canadien que le christianisme a des tendances humanitaires ; c'est-à-dire, en laissant de côté le jargon philosophique, qu'il est bon à quelque chose dans l'intérêt de l'humanité. Je vois alors nos bonnes femmes, nos écoliers de syntaxe ou de catéchisme s'escrier, chacun dans leur genre, sur cette naïveté philosophique.

Nous bornerons ici notre tâche : nous proposons de continuer, s'il est besoin, de remplir un devoir que la vérité et la saine philosophie de l'histoire réclament également. Nous protestons de nouveau que nous tenons aux droits dont a usé l'historien du Canada et dont on a cru devoir le féliciter. Du reste, pour tranquilliser certaines préoccupations humaines, nous dirons qu'à l'égard de l'auteur, *mihī Galba, Oīho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriā cognīti*.

Après avoir fait nos réserves, tirons-nous des conclusions ? pourquoi pas ? La vérité, le bonheur social d'un peuple heureux, l'esprit et le cœur religieux de ce peuple, la jeunesse surtout, cette jeunesse studieuse qui bientôt tiendra parmi nous les rênes des intelligences ; tous ces intérêts exigent que des questions qui les blessent ou les servent soient clairement comprises. Disons-le donc ; malgré les qualités purement littéraires qui distinguent l'histoire du Canada ; malgré les vues patriotiques et louables de son estimable auteur, l'esprit qui a dicté cette œuvre et qui règne d'un bout à l'autre du volume que nous examinons, la rend suspecte à tout Canadien religieux et national ; car notre salut politique comme notre salut spirituel a sa condition *sine quā non* dans le catholicisme, mais uniquement dans le catholicisme de notre Saint Père le pape ; pas d'autre : celui de M. Michel et consorts n'ayant que des tendances humanitaires, ou étant un culte

mort, ne nous convient pas plus qu'à la noble Suisse et à la malheureuse Irlande. Oui, certes, nous ne serons véritablement Canadiens que tant que nous resterons véritablement catholiques.

En outre, il appartiendra aux instituteurs de la jeunesse, aux chefs respectables de notre enseignement, à peser dans leur sagesse si la nouvelle histoire, supposé qu'elle ne se réforme pas, peut avoir entrée libre dans nos collèges. Après le roman, l'histoire, telle que traitée aujourd'hui dans la nouvelle école, est la voie la plus sûre de fausser l'esprit de la jeunesse, non seulement sur de simples faits humains, mais sur toutes les lois et les actions divines qui lient la terre au ciel : car tel est l'objet de la philosophie de l'histoire, bien ou mal conduite.

Enfin, et nous le disons avec peine, l'esprit que nous signalons dans l'histoire du Canada, ternit une belle œuvre. Après trois siècles d'existence, traversés par tant d'évènements divers, un Canadien pur sang, fier des glorieux souvenirs de sa jeune patrie, écrire aujourd'hui avec l'enthousiasme du talent et l'exactitude de la vérité, l'histoire de sa nation, de manière qu'elle réside au naturel sa foi vive et pure ; ses mœurs patriarcales, ses vicissitudes politiques et son immuable esprit de nationalité fondée sur le catholicisme et sur le caractère de l'aimable et puissante nation qui lui servit, la première, de mère-patrie ; certes, quel plus noble motif d'une légitime ambition ! Ce que l'auteur actuel n'a pas atteint, qui l'empêche de le conquérir par une noble et courageuse revue de son œuvre ? Car nous n'hésiterons pas à le dire : à son talent appartient la tâche qu'il s'est imposée. Seulement qu'il puise à d'autres sources. Autrement, son œuvre, qui pourra peut-être avoir grande vogue et du retentissement dans la France humanitaire, ainsi qu'on a puru le souhaiter, mais qui assurément devrait en avoir bien peu dans la Nouvelle-France, telle que nous la possédons encore, manquera son but, même dans les intentions de l'auteur que nous aimons à supposer louables.

Un dernier mot : on a coutume, quelquefois, de traiter de lâche un écrivain anonyme qui discute l'œuvre d'un adversaire qui s'est nommé sans que la modestie ni autre loi grave l'y aient condamné : si l'on prouve que ces lois nous obligent à cet étalage inutile et encore inusité dans le pays, nous aviserons d'abord, et peut-être déclinerons-nous notre nom : ne fut-ce que pour servir de preuve péremptoire à ceux qui auraient la bonhomie d'attacher quelque importance à ce nouveau genre de preuve, ou qui ne pourraient en comprendre d'autres.

Y.  
Voyez N<sup>o</sup> 11 du vol IX des Mélanges Religieux Canadien.

#### MOUVEMENT CATHOLIQUE EN ANGLTERRE

Parmi les évêques qui, pour seconder les pieuses intentions de Mgr. Wisemann, se sont empressés de recommander l'Eglise d'Angleterre aux prières des prêtres et des fidèles de leurs diocèses, nous avons déjà cité Mgr. l'évêque de Nantes et Mgr. l'archevêque de Paris.

Mgr. l'archevêque de Cambrai vient de publier, sur le même sujet, un Mandement où l'on retrouve l'élévation de pensées et la richesse de style qui distinguent les œuvres de cet éloquent prélat. Nous en reproduisons avec plaisir quelques passages :

"Aucun de vous, nos très-chers Coopérateurs, n'ignore les symptômes consolans de retour à l'unité qui se manifestent, depuis quelques années, au sein de l'Eglise anglicane. Quel est le prêtre, le fidèle catholique dont le cœur n'ait tressailli d'une joie pleine d'espoir, à la nouvelle de ces nombreuses conversions qui nous ramènent chaque jour des frères bien-aimés ; dont les regards, attristés par les douloureux tableaux que nous offre l'état de l'Eglise de Jésus-Christ, sur presque tous les points de la chrétienté, ne se soient tournés avec complaisance vers les rivages de cette île qui semble vouloir redevenir l'île des saints ? Les prédictions de ces Sages aux vues profondes, et quasi prophétiques, qui ont calculé avec le plus de précision les voies que doit suivre l'erreur, dans le cercle fatal qu'elle parcourt, avant de revenir à son point de départ, la vérité ces prédictions, accueillies avec dédain par des oreilles incrédules, comme ces rêveries d'enthousiastes, commencent à s'accomplir sous nos yeux. La semence de nos confesseurs et de nos martyrs jetée, il y a un demi-siècle, sur des côtes hospitalières, a levé par la bénédiction de Dieu, et porte déjà des fruits. *Le peuple qui marchait dans les ténèbres entrevoit les premiers rayons d'une grande lumière.* Un travail intérieur et fécond se fait dans les esprits : les préjugés s'affaiblissent, nos croyances et nos pratiques ne sont plus l'objet d'une critique moqueuse ou passionnée, Rome n'est plus la prostituée de Babylone. Des hommes sérieux, pour qui la vérité religieuse est un trésor qu'ils veulent posséder à tout prix, interrogent l'antiquité dans ses sources, et s'étonnent d'y trouver toute vivante ce qu'ils appelaient la nouveauté de nos dogmes et de nos usages. Les savantes Universités elles-mêmes s'ébranlent, et l'élite de leurs docteurs sont comme les prémices qu'elles envoient au divin Bercail, en attendant qu'elles y rentrent à leur tour, et avec elles toute une grande nation.

"Et c'est ici, N. T.-C. C., qu'il nous faut admirer cette protection singulière et sensiblement divine, qui non-seulement assiste l'Eglise dans tout le cours de sa durée miraculeuse, mais qui lui vient en aide et la sert, pour ainsi dire, à point nommé, dans les crises qui la mettent en péril, proportionnant toujours les secours aux dangers, les consolations aux douleurs ; la sauvant quand elle va périr, lui ménageant des compensations supérieures à ses pertes, lui faisant pousser de plus vigoureux rameaux sous les coups qui mu-